Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 72 (1933)

Heft: 3

Artikel: Chez nous : rien de nouveau sous le soleil

Autor: Guex, Benjamin

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-225074

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU Journal de la Suisse romande paraissant le samedi Rédaction et Administration :

Pache-Varidel & Bron

Lausanne

III ABONNEMENT:

Suisse, un an 6 fr. Compte de chèques II. 1160

III

ANNONCES:

Administration du Conteur Pré-du-Marché, Lausanne

Nous expédions le Conteur Vaudois à l'essai, espérant qu'un grand nombre de nos compatriotes comprendront qu'en s'y abonnant, ils encourageront les amis du patois et des coutumes vaudoises.



MA VIEILLE AMIE LA SUISSE

E Journal suisse de Paris a publié, sous ce titre, le gracieux article que voici, de M. Henry Bordeaux, de l'Académie française:

La Suisse est pour moi une amie d'enfance. Nous étions voisins. J'habitais de l'autre côté de l'eau L'eau, c'était le lac Léman. De ma rive savoyarde, je la voyais tout enveloppée de brumes et ouatée de neige, l'hiver, avec un air lointain et mystérieux qui m'attirait, et, dès les beaux jours, elle se rapprochait, elle offrait au regard ses coteaux, ses vignes, ses villes et ses villages dans la verdure, et la blanche Lausanne, dressée au-dessus du port d'Ouchy, qui, la nuit, brillait de mille feux sous les étoiles. Ainsi estelle mêlée à mes plus anciens souvenirs, à mes premiers désirs, à cette invitation au voyage que la vue de l'eau favorise. Je n'avais alors qu'une idée: traverser le lac, connaître enfin Lausanne et Genève. Je les ai connues: elles ne m'ont point déçu. O ces retours! les soirs d'été, sur le bateau, dans le calme et la musique, et l'adieu de ces villes qui, déjà, signifiaient pour moi les tentations d'une vie romanesque, de l'exotisme, de l'Orient même, tout cela mêlé à la douceur de rentrer au foyer!

Cependant, mes désirs furent exaucés dès l'âge le plus tendre. J'ai parcouru la Suisse tout petit enfant. Ma sainte mère n'avait-elle pas fait le vœu d'accomplir le pèlerinage de Notre-Dame des Ermites, à Einsiedeln, si mon père revenait de la guerre de 1870, où il avait pris volontai-rement du service? Mon père revenu, déclara qu'il enimenerait les quatre grands, car il y en avait déjà d'autres, plus petits, j'étais le quatrième. On doutait fort de mes capacités de voyageur; on avait tort. Les enfants sont bien plus précoces qu'il n'est d'usage de l'imaginer. Mes souvenirs sont un peu confus, ou plutôt ils mettent toutes choses sur le même plan, les orgues de ura et le pont de la Sarine, les ours de Berne dans leur fosse et les Alpes bernoises, tout à coup révélées avec leurs glaciers suspendus, le lac des Quatre-Cantons, et le pont couvert de Lucerne. Mais j'ai reconnu plus tard la chapelle de Guillaume-Tell comme je l'avais aimée, sur la rive du lac des Quatre-Cantons. Et j'ai gardé au fond des yeux, après tant de jours écoulés, l'extraordinaire contraste des cerisiers en fleurs sur les rives de ce lac, tandis que la neige brillait au soleil sur les montagnes rapprochées. Ce prin-

temps célébré par l'hiver avait ensorcelé le même gosse qui, devant l'abbaye d'Einsiedeln, voulait boire aux quatorze robinets de la fontaine miraculeuse et, faute d'avoir marqué d'un signe le premier, tournait autour, au risque de s'em-

plir comme une outre.

A ce premier voyage d'Einsiedeln, succédè-rent d'innombrables randonnées en Suisse. Je crois bien l'avoir parcourue dans tous les sens, pour elle-même et pour ses beautés personnelles ; pour ses villes pittoresques, propres, soignées et savamment colorées; les unes singulières, charmantes et cachées, comme Soleure ou St-Gall; d'autres célèbres pour leurs monuments, leurs fontaines, leurs sites, comme Berne ou Lucerne; d'autres, non moins bien situées, au bord d'un lac ou d'un fleuve, mais envahies par les banques, le commerce et tout le trafic contemporain, comme Zurich et Bâle, - mais bien plus encore pour ses vallées et ses montagnes, à la fois si bien aménagées et si respectées. Car j'avoue n'avoir jamais bien compris le reproche de tru-quage qui lui est adressé. Outre que l'immensité de la montagne permet aisément de dissimuler les ouvrages des hommes destinés à en faciliter l'accès, la Suisse, mieux que d'autres pays, a su garder, avec ses traditions et ses usages, ses anciens aspects. Nul village n'est plus fréquenté que Zermatt. Dépassez l'église, remontez le cours de la bondissante Viège, et retournez-vous : les hôtels ont disparu, et vous ne voyez plus que les vieux chalets en bois noir ou presque rouge, tels qu'ils se pouvaient présenter avant l'arrivée du premier touriste anglais. Combien de hautes vallées sont encore interdites aux automobiles, comme Zinal, comme la Griesalp, ou la vallée de Lœtschen et tant d'autres, en sorte qu'on y peut jouir librement de la promenade sans risquer d'être couvert de poussière assourdi par les klaxons ou menacé par les chauffeurs imprudents, -- et quel miracle dans la trépidante vie contemporaine!

Confidences, — Mais, au juste, comment es-tu devenu aussi riche?

— Je me suis associé avec un homme très riche; il avait de l'argent et moi j'avais de l'expérience...

— Ah! Et alors?...

— Maintenant, c'est moi qui ai l'argent et lui l'expérience!



VITO PLLIORA

OUETTE et Toine à Démèlet dèmorâvant âo fin fond dâo boû, dè coûtè lè bouenne, rîdo llien, ma fâi! On lè vayâi pas soveint autra pâ que tsi leu, dein on bocon de bouèton, iô lè caïon n'arant pas voliu restâ. S'inquiétâvant pas tant de clli l'hygiène, quemet diant lè dzein que l'ant recordà. Qu'è-te ao justo que clli l'hygiène, que tsacon dèvese? Ma fâi, vo faut pas lo dèmandâ à Louette et à Toine à Démèlet. Dein ti lè cas pas à Toine, du que l'a verî lo bllian dâi get.

N'è pas po dere qu'à Louette cem lâi ausse fé bin dèlâo. Toine étâi on vîlhio valet, Louette assebin, mâ l'è Louette que dèvessâi obéi, po cein

que Toine ètâi lo pe vîlhio et que savâi manèyî lo chèton, credouble! Louette l'arâi pâo-t'ître zu fam dâi fèmalle, mâ Toine l'avâi de na et pu lètài tot. Et lo Louette s'ètài pas zu maryâ! L'è li que dèvessài tot fére pè l'ottô: bâograssî, tousenâ, bâosenâ, repètassî, remessî, cousenâ, potadzî âo quemâcllio, dein la foumâre, dein lè z'oudeu. Et pu brassâ lè paillésse, tyâ lè pudze quand n'ètant pas trâo vive, tsaplliâ lè z'ètalle de boû et tserrèvî l'iguse. Toine, li, fasâi pè lo dèfro et, quand revegnâi, desputâve, rognassîve et ronnâve que Louette n'arâi jamé ousâ pipâ lo mot dâo viveint de Toine. Mâ, quand Toine fut sobrâ, sean avâi ètâ bin

âdo, lo Louette s'è repayî à dèvesâ solet : - Clli Toine, tot parâi ! cô l'arâi cru ? Crèvâ dinse? Onna né, lo socllio coû; lo leindèman, lo rondzo arretâ. Et que m'a fé prâo souffrî, melebâogro! Cein va tot parâi mê manquâ de pe rein oûre bordenâ et ronnâ!

Lo Louette l'a dan fé la biére avoué dâi vîlhio lan que l'étant du grantenet perquie. L'a betâ Toine dein clli vâ et pu l'è zu querî lo vesita-teu que dèmorâve à l'autro bet dâo paï.

Quand l'è arrevâ, guegne bin adrâi Toine et ie fà dinse :

Vân mâ! mâ! dis-vâi, Louette, ie seimbllie que Toine pelioune oncora

Lo Louette lâi repond, tot ein colére :

— Que peliounâi on diâbllio! Cllioûde la tiéce et pu... via! Marc à Louis.

Une idée. — C'est ma passion à moi le théâtre ; je voudrais bien trouver le moyen d'avoir ma loge à l'an-

Eh bien! postule la place de concierge.



RIEN DE NOUVEAU SOUS LE SOLEIL

UISQUE le Conteur a relevé cette toute dernière nouveauté : «la pipe des dames », qu'on me permette une petite anecdote pleine de saveur.

Un soir que nous nous promenions avec un ami et que nous passions devant un des bars les plus modernes de notre ville, il s'arrête et

me dit comme ça:

— Dis donc, Bolomey,! si on entrait un moment, histoire de voir ce qui s'y passe! Tu sais, moi je ne vois pas tant de ce monde dans mon coin perdu, là-haut, au milieu des sapins. Et puis j'aimerais savoir une fois pour toutes, la différence qu'il y a entre un bar, comme ils disent, et un café!

- Pourquoi pas? Mais tu sais, tu seras déçu! On est mal assis sur des espèces de tabourets, hauts sur pattes... à vous donner le vertige. Et

puis, pas moyen de faire un yass!

Oh! et bien, pour une fois, on sait tous ce que c'est!

Et nous voilà poussant de toutes nos forces une porte en « vitre », armée d'un de ces puissants ressorts à vous casser les bras.

A grands coups de reins et en ramant des jambes dans le vide, on parvint à se « ganguiller »

sur nos tabourets. Les habitués du bar nous lançaient de ces regards! Comme si on n'avait pas aussi bonne façon qu'eux, avec leurs pantalons rendoublés au-dessous du genou comme les gamins de par chez nous qui n'ont pas encore communié!

Le garçon s'approchait:

— Et ces messieurs, qu'est-ce qu'ils désirent?

Ma foi, ça n'a pas été tant facile de commander quelque chose de sorte! Pour finir, on s'est décidé pour un cocktail. Il a fallu que le « barman » explique à ce brave ami que ce n'était pas un œuf à la coque... qu'on appelait ainsi!

- Enfin, tu avoueras que ce n'est pas un nom à donner à une boisson qui se respecte. Et moi qui ne peut pas souffrir les œufs, surtout à la

coque!

— N't'en fais pas, goûte toujours! Je voyais bien que les gens s'amusaient à nos dépens, surtout un groupe de jeunes femmes qui goillassaient des drôles de liqueurs avec des pail-les. Et en voilà une qui fait comme ça, à une autre, coiffée d'un bonnet de police comme les officiers en portent. (Il paraît que c'est la mode, maintenant.)

- Dis-moi, veux-tu goûter de mon tabac? - Ah! tu en as acheté du nouveau! Fais

voir un peu ce que c'est?

Et les voilà qui me sortent de leur sac à main, une petite pipe au fourneau barré de rayures jaunes et au long tuyau piqué de points rouges. Quelque chose d'élégant et de très joliment décoré.

Mon compagnon, assis juste à côté des deux fumeuses, me poussait du coude :

- Dis-donc, regarde voir ça!

En gestes souples et arrondis, elles portaient et enlevaient tout à tour leur pipette de la bouche, et... les lèvres délicieusement pincées, en-voyaient au plafond un mince filet de fumée parfumée.

Tu te rends compte, mon vieux, le dernier

cri de la mode!

- Peuh! Ce n'est pas bien beau... comme ça

en public!

Sa voisine avait entendu le dialogue et vu, sans doute, le haussement d'épaules accompa-gnant la réplique. Et, comme elle était à la bonne franquette (à cause de la pipe, bien sûr!), elle se tourna vers nous, amusée:

— Alors, monsieur, vous n'êtes pas pour les nouveautés?

Et ce disant, elle tira de sa pipe une bouffée de défi à l'adresse de mon ami!

Lui ne se frappa pas et répondit tranquille-

- Oh! vous savez, mademoiselle, pour une nouveauté, on ne peut pas dire que c'est une nouveauté! Parce que, voyez-vous, si jamais vous allez de par le Valais, vous pourrez voir de bonnes vieilles portant des pantalons, fumer des bouffardes à faire honte à votre cradzette de pipe, soit dit sans vous blesser! Et puis, si vous les questionnez, elles vous répondront que, par chez eux, il v a belle lurette que les femmes fument la pipe bourrée avec du « caporal » à trente-cinq centimes le paquet!

Beni. Guex.

PAR DEVANT MOI, NOTAIRE ...

A M. François Fiaux, du «Conteur Vaudois».

En quittant leur notaire Les gens du bon vieux temps, En soutane ou rabat, Liquidaient bien cent francs Pour un joyeux repas Ou pour vins honoraires.

Si, devant le notaire, Vaudois du temps présent, Avez fait une pacte Ou votre testament, Vous allez, dernier acte, Simplement boire un verre!

MM. les notaires se doutent-ils du charme que prennent leurs actes, lorsque le temps a mis sa patine sur eux comme sur toutes choses; lorsque surtout, les idées et les moeurs ont changé... ou paraissent avoir changé? Ces actes nous apportent, par leurs détails, des faits d'autant plus précieux et intéressants qu'ils sont authentiques.

Soufflons donc sur la poussière de ces deux parchemins qu'un ami nous passe et voyons...

Celui-ci est du 10 février 1792 : Par devant moi, J. L. D. Burnand, notaire

Le Doyen Bridel possédait, au nord de la ville de Moudon, un verger ayant accès par la ruelle aux Clerc, nom prédestiné. Du côté de cette ruelle, il faisait une encasse occupée par un jardin de vingts carreaux, dans lequel existait un cabinet, propriété du sieur Jean-Etienne Busigny.

Dans ce temps, M. Marc-Fréderich Christinat de Chabrais, ministre du St-Evangile, était pas-

teur suffragant à Moudon.

C'était le neveu du doyen Bridel.

Pensa-t-il arrondir d'avance le petit héritage que, peut-être... peut-être, son oncle le Doyen lui ferait un jour en lui laissant son verger? Pensa-t-il seulement au charme que prendraient ses sermons s'ils pouvaient être médités dans le cabinet du jardin de Maître Busigny, en face de la vieille tour? Quoi qu'il en soit, M. Christinat fit marché avec de sieur Busigny, le sus-dit jour pour le prix de quatre cent cinquante francs, vins ordinaires compris. Mais le distingué acquéreur ajouta seize francs de vins honoraires, car il fallait bien faire honneur au vendeur et aux témoins. Ces derniers étaient MM. les mi-nistres Jaques-Louis De Vallière, pasteur de Syens et second pasteur de Moudon et Siméon Olivier de St-Cierge, troisième pasteur au dit Moudon.

Le sieur Busigny, Maître Eperonnier de la Bonne Ville, put se vanter de trinquer en très bonne compagnie.. mais seize francs (ce qui fait vingt-quatre de notre monnaie) de vins honoraires entre cinq, cela fait une sérieuse ration par homme.

Cet autre est du 27 février 1795 ; il est con-clu devant L. P. Burnand, Curial au Chef de Moudon.

Henry Chollet, Docteur en Droit, après des études passablement mouvementées, voyait sa place bien marquée dans ce monde : il était avocat en Cour souveraine et membre des Vingtquatre de la ville de Moudon... Vingt-quatre! ce n'est pas tout le monde!

Il compléta donc cette intéressante situation en achetant de M. Jean-Daniel Clavel, Commissaire, une maison située à la rue du Pont, entre celle de J. P. Jordan, cordonnier et celle du sieur Jean-Daniel Bougeois, chamoiseur.

Et a été faite la présente vendition pour le

prix capital de 7500 francs...

Voilà maintenant comment fut réglée la question des vins; puisque c'est celle-ci qui nous

En ce temps où la femme ne revendiquait pas ses droits, Mme Clavel prit part aux tractations; et, tout en regardant la jolie façade de la mai-son que son mari allait abandonner, elle fit, sans doute, des remarques flatteuses au sujet des belles fourrures exposées dans la vitrine du chamoiseur, là, immédiatement à droite. Cela n'est pas écrit dans l'acte du notaire, mais c'est... entre les lignes. Ce qui est bien stipulé, par contre, ce sont les deux Louis de vins honoraires payes pour l'épouse du vendeur. L'avocat était un ga-lant homme! Mais, pour ne pas se négliger luimême, il réserva, sur les vins ordinaires qui revenaient au vendeur, une somme de quarantehuit francs (environ 72 actuellement) applicables à un repas. Ce qui permit de passer bien agréablement cette avant-dernière soirée de fé-

Coutumes d'authentiques Vaudois attestées par des actes authentiques!

Voilà, M. Fiaux, ce que nous transmettent les écrits des notaires, à côté de choses plus importantes et sans nuire à ces dernières.

Et si vous allez à Moudon, arrêtez-vous devant la jolie façade, toute en pierre de taille, décorée de têtes de chérubins et de l'armoirie des Clavel; contemplez un moment la grande fenêtre centrale: et alors il vous semblera voir apparaître la figure joviale de l'avocat Chollet qui sourit, parce qu'un cortège de baptême passe et vous entendrez distinctement sa voix railleuse lancer aux parents:

« Tâchez d'en faire un bon chrétien Notre ville en a bien besoin!»

Jaques Desbioles

Le père désabusé. — Non, papa, jamais je n'épouse-rai une femme qui raconte des mensonges... — Alors, tu peux rester célibataire toute ta vie, mon

Entre amies. — Comment me trouves-tu avec mes cheveux coupés ? Je n'ai plus l'air d'une vieille fem-

- Non, tu as plutôt l'air d'un vieil homme!

LE BONHEUR DE L'HUMANITÉ

RILLAT-SAVARIN prétend que celui qui découvre un plat nouveau fait plus pour le bonheur de l'humanité que celui qui découvre une étoile. Qu'il y aît une étoile de plus ou de moins au firmament, cela ne tire pas à conséquence, d'autant plus que nous n'en tenons pas une comptabilitié rigoureusement exacte et que des cambrioleurs pourraient en dérober une demi-douzaine au hasard et les emporter sans que la plupart d'entre nous s'en aperçoivent. Un plat nouveau, quand il est bon, c'est de la joie dans la maison, en famille ; c'est un petit bonheur que seront heureux de goûter une multitude de braves gens qui ont toujours à se consoler de la muflerie de leurs contemporains, de la désinvolture de leur député et des exigences du percepteur. La découverte d'une fleur nouvelle est également un événement heureux, parce qu'elle apporte une joie délicieuse à ceux qui se penchent sur les merveilles de la nature pour y trouver des consolations à l'ingratitude de leur sort. Un botaniste anglais, Clarence Elliot, vient d'introduire en Europe une merveilleuse fleur du Chili que l'on appelle là-bas la gloire du soleil. Elle s'épanouit à Valparaiso en septembre. Chaque tige de cette fleur porte cinq ou six corolles qui rappellent un peu celle de l'anémone du Japon ou du narcisse, mais d'un bleu exquis, atténué au centre. Ces fleurs répandent un parfum aussi délicieux que celui du réséda ou de l'héliotrope. Au pied des Andes, des hectares entiers de terrain sont métamorphosés en tapis d'azur par la gloire du soleil, qui, cueillie, garde encore sa fraîcheur pendant huit ou dix jours. La gloire du soleil s'est acclimatée en Angleterre ; elle se plairait à merveille dans le midi de la France où l'on ne tardera pas à la voir. Mais cette fleur d'enchantement a procuré une surprise imprévue au savant qui l'a rapportée. Amenée de son lointain pays d'origine, quelques semaines avant le mois de septembre, époque où elle prospère et s'épanouit, elle a deviné que, si le neuvième mois était printanier au Chili, il commence, en Angleterre, le déclin de l'année et elle a attendu le mois de mai pour suspendre à sa tige les petites flaques d'azur qu'elle étale là-bas à un tout autre moment.

Choses et autres.

UN NOUVEAU RECORD

E lisais l'autre jour dans un journal qu'une maison de chez nous avait attribué des prix pour un concours de yo-yo et que l'heureux gagnant, âgé de neuf ans, avait tenu le coup pendant trois heures et de-

Oui, vous avez bien lu : cela ne se passe pas en Amérique. C'est chez nous, dans notre bon canton de Vaud, qu'en temps de crise et de chômage, on récompense les vaillants «as» de la ficelle. Savoir faire monter une petite roue par un savant mouvement de bras, renouveler cet exercice dix fois, cent fois, deux cents fois, enfin pendant trois heures et demie, cela vaut bien un premier prix et son nom dans les journaux.

Quand on est un garçon de neuf ans, on préfère les jeux bruyants aux jeux tranquilles, le jeu épique des tranchées au jeu sentimental de la bague d'or. Mais, pour avoir un premier prix